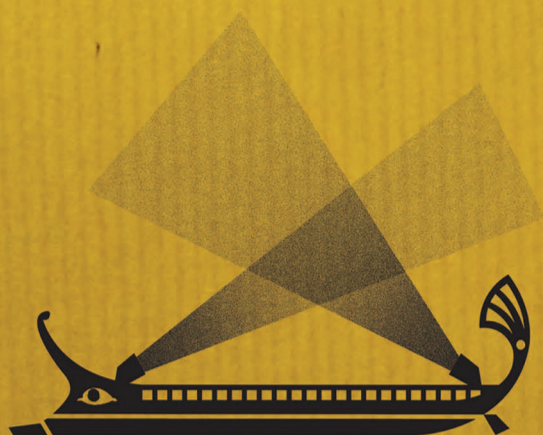




Numéro sixième / Karamazov – Tigern – À mes amours – Les Résidents – Démons  
La Tête des porcs contre l'enclos – Laia Abril – Levitas / Winogrand – Cărbunariu – 2666






**ACTÉON**  
ÉCOLE DE THÉÂTRE

# Automne 2016 Péniche/Théâtre ACTÉON


## FORMATION

VILLENEUVE  
LEZ AVIGNON

 formation de  
l'acteur en 3 ans

 ateliers théâtre  
pour tous

 stages

 formations aux  
entreprises

## DIFFUSION

quai de la Ligne  
A V I G N O N

Nouveau lieu de dif-  
fusion du Festival OFF  
dès juillet 2017

[ecole-acteon.fr](http://ecole-acteon.fr)  
tél. 04 90 49 62 41  
[contact@ecole-acteon.fr](mailto:contact@ecole-acteon.fr)

Retrouvez-nous aussi sur [facebook.com/ecole.acteon](https://www.facebook.com/ecole.acteon)



## ÉDITO

## CROIRE LES PLEURS, VOIR LA JOIE

Ce 14 juillet comme chaque année à Nice, Poséidon s'apprêtait à enterrer ses rêves de sacré sous le miel sirupeux du patriotisme séculaire, quand la baie des Anges est devenue celle des morts. De nos morts, éventrés par ce fou regardant droit dans les yeux une mer sur l'écume de laquelle ne flotte plus que le trident de ce dieu triste. Tout a changé pour nous depuis.

Tout a changé parce que, alors que nous en étions venu ces jours passés à questionner notre geste et ce festival, ils n'ont en fait jamais eu autant de sens. Jamais, et ce d'autant qu'Olivier Py, dont nous pouvons souvent remettre en cause les choix, avait bien prédit que cette édition serait celle de l'« impossibilité politique ». Comment lui donner tort au lendemain de ce jour-là ? Comment douter que ce geste furieux n'est rien d'autre que la preuve de l'incapacité du politique à donner du sens tant il est désincarné de toute mystique ? C'est impossible.

Alors voilà qu'Avignon, le Théâtre et cette Vierge qui trône sur le palais des Papes reprennent tout leur sens. Toute leur place. Cette ville chaque année au mois de juillet est un lieu de croyance et de foi laïque, humaniste et religieuse en même temps. Un lieu où voir la lumière devient pensable. C'est peut-être utopique, mais, en se faisant le relais des tentatives qui y prennent place, c'est donc bien aussi à croire en un possible que I/O Gazette vous invite.

La rédaction

## SOMMAIRE

**FOCUS** PAGES 4-5

KARAMAZOV

—

**FOCUS** PAGES 6-7

TIGERN

—

**REGARDS** PAGES 8-9

À MES AMOURS

LES RÉSIDENTS

DÉMONS

LA TÊTE DES PORCS CONTRE L'ENCLOS

—

**BRÈVES** PAGE 10

—

**LES RENCONTRES D'ARLES** PAGE 12

LAIA ABRIL

ETHAN LEVITAS / GARRY WINOGRAND

—

**LA QUESTION** PAGE 14

GIANINA CĂRBUNARIU

—

**REPORTAGE** PAGE 15

2666

—

**LETTRE À UN LIEU** PAGE 15

JEAN-DANIEL MAGNIN

Tous les jours à 14h15 sur le 100.1fm retrouvez les chroniques de la gazette I/O

Jusqu'au 25 juillet, assistez en direct à l'émission  
"On commence dans un quart d'heure"



NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-

## LE COMÉDIEN VAUT L'HOMME

— par Julien Avril —

**Au festival d'Avignon, c'est toujours une expérience particulière que d'assister à un spectacle en dehors des remparts. La navette nous éloigne de la cité des Papes, du tumulte et de l'excitation de la ville en fête. Le trajet d'une vingtaine de minutes agit comme un sas de décompression, un couloir qui rend effective la parenthèse spatio-temporelle qu'est le rituel de la représentation.**

Et c'est déjà découvrir un décor que de contempler le cadre de la carrière de Boulbon. Falaise immense, qui constitue ce qu'on appelle dans le jargon scénographique « le lointain ». L'inatteignable. Et c'est un plateau tout en horizontalité qui vient trancher avec cette muraille. Comme si le drame des acteurs sur le point de se jouer étaient d'être condamnés à faire glisser leurs corps de droite à gauche, comme des insectes, toujours appelés vers le sommet, sans jamais pouvoir l'atteindre. C'est tout le projet de Dostoïevski qui est brillamment retranscrit à travers ce dispositif. Dmitri Fiodorovitch et ses frères, chacun à leur niveau, sont des êtres confrontés à l'impossible élévation de l'âme par rapport à leur condition terrestre. Qui n'a jamais eu l'envie de crier à la face de ses semblables : « Ne vous fiez pas à l'existence que je mène, je suis bien plus noble à l'intérieur ! » ? En cause, la dette d'une génération envers

une autre. C'est bien souvent ce qui constitue le terreau des grandes histoires : le refus du roi d'abdiquer et de donner une place à ce qui vient après lui-même. De là naît toute violence, nous disait Liddell précédemment dans le festival.



## Le théâtre de Jean Bellorini est avant tout un théâtre pour les acteurs

Une fois de plus, Jean Bellorini nous propose un théâtre éminemment populaire, en ce sens qu'il permet le rassemblement du peuple autour de grands thèmes universels : la justice, la morale, la quête du sacré ou de la rédemption. Mais à quoi bon vouloir rassembler au théâtre quand la tendance est à la prise de position, à la division (voire à l'exclusion) ? Afin de pouvoir trouver la réponse commune à une question, un consensus qui dirait : « Voilà. Regardez, ça, c'est la vérité ; ça, c'est la beauté. » Avec l'injonction de s'y aligner sous peine d'être considéré comme marginal ? Non. Le théâtre n'a pas la vocation de donner un cap ou de promouvoir telle ou telle valeur. Il est nécessaire de rassembler les femmes et les hommes au théâtre pour mettre en lumière, ce qui fonde leur humanité. Et ce processus est d'autant plus efficace qu'il relève de la dialectique. C'est en défendant vis-

céralement le point de vue de son personnage que chaque acteur se met le mieux au service du projet commun, celui de l'Humanisme. Juvet disait : « Le comédien vaut l'homme et tant vaut l'homme, tant vaut le comédien. » Et c'est vrai que le théâtre de Jean Bellorini est avant tout un théâtre pour les acteurs, dont on a plaisir à accompagner les ruptures, les nuances, comme on vibre à chaque nouvelle couleur du feu d'artifice. Formidable morceau de bravoure qu'est la tirade de l'inquisiteur magistralement tenue par Geoffroy Rondeau, qui négocie chaque virage comme un champion de super-g. Tout est lisible sans jamais être anecdotique et tout devient vertigineux.

Au fil de la traversée de ce fleuve, le ciel noircit, la carrière s'illumine, l'espace tangué. Certains disparaissent, avalés par la scène ou bien entraînés au large, à la dérive. Mais c'est ensemble, en chœur, dans le chant que cette belle troupe ouvre et referme le rituel. La musique agit comme une respiration. Elle accélère, se calme, tantôt souligne le drame qui surfe alors sur elle comme sur une vague d'émotion, ou bien tantôt, décalée, convoque le rire et met en crise le pathétique trop dur à soutenir. Elle est le souffle du sensible dans les voiles de la tragédie.

## FOCUS — KARAMAZOV

« Telle une enquête grandiose, le roman de Dostoïevski explore les tourments et les contradictions qui conduisent l'un des fils Karamazov au parricide de Fiodor. »

## CIRQUE BELLORINIEN

— par Augustin Guillot —

**Depuis ses mises en scène remarquées de Victor Hugo et Rabelais, Jean Bellorini est devenu un habitué de l'adaptation romanesque. C'est donc moins cet exercice que nous redoutons que l'extension de son art à une œuvre qui tranche par son âpreté.**

Que les monologues narratifs soient si présents dans une adaptation de roman n'a rien d'étonnant. Pourtant, Bellorini semble en pâtir plus que d'autres, comme en témoigne sa manière de les mettre en scène. Dans l'immensité de la carrière de Boulbon, le monologue lui impose une immobilité qui ne sied guère à son esprit saltimbanque. C'est pourquoi l'artiste, comme effrayé par l'horizon cataleptique de la narration romanesque, se sent contraint d'instiller artificiellement du mouvement. C'est bien là le rôle du double rail qui traverse la scène et grâce auquel des planches de bois se meuvent, constituant les véhicules sommaires de personnages statiques. De ce refus de l'inertie résultent quelques scènes un brin risibles, révélant toute la facticité du dispositif, à l'image de ce piano qui traverse le plateau pour dynamiser la parole d'un comédien. L'artiste ne cesse ainsi d'osciller entre deux pôles,

celui d'où il vient – la virtuosité cinétique et foraine de son « Rabelais » – et celui vers lequel il tend – l'horizon mortifère et éteint du nihilisme – sans jamais parvenir à trouver son point d'équilibre.



## Dialectique brisée entre l'origine et l'horizon

De cette oscillation le jeu d'acteur témoigne aussi, car ce qui frappe sur ce point, c'est une hétérogénéité dont on ne saisit pas bien si elle résulte ou non d'un choix délibéré de direction. À l'atonalité de Blanche Leleu (Liza) – qui incarne, par sa voix, quelque chose comme l'horizon d'extinction de toute joie – s'oppose par exemple la boursoufflure déclamatoire de Jean-Christophe Folly et Karyll Elgrichi. Là encore se noue une synthèse précaire entre la recherche d'effets – ce lyrisme trop appuyé pour émouvoir, dans une langue qui n'est ni celle de Racine, ni celle de Hugo – et la sobriété d'un phrasé réaliste – ce son étouffé d'une souffrance inscrite à même le corps chétif et paralysé de Liza –, comme une dialectique brisée entre l'origine badine et spectaculaire de l'art de Bellorini et l'horizon démoniaque de l'œuvre.

Au fond, le problème de Bellorini, c'est de vouloir échapper à sa légèreté, à sa gouaille, à son sens virtuose du mouvement et de la repartie – et dont son « Rabelais », répétons-le, constitue un sommet – sans jamais y parvenir totalement. Malgré son désir de gravité et de pesanteur, l'artiste semble constamment rattrapé par ses origines circassiennes. En témoigne la présence musicale du « Tombe la neige » d'Adamo, les costumes de Macha Makeïeff, les cheveux peroxydés d'Aliocha, mais aussi, plus structurellement, l'hétérogénéité du jeu d'acteur ainsi que l'absence de partis pris entre le mouvement et son extinction. Tout cela contribue grandement à adoucir, voire à éteindre, l'inquiétude spirituelle du romancier russe. Si le christianisme a mis au cœur de sa pensée théologique le sacrifice de Dieu, c'est-à-dire son « devenir-autre » dans la personne du Christ – et de sacrifice il est éminemment question dans l'œuvre de Dostoïevski –, c'est probablement de ce devenir et de cette mort à soi-même que l'œuvre manque, juxtaposant, plutôt que sacrifiant, sa dimension foraine à son horizon tragique. De ce point de vue, et quoi qu'on pense d'Angélica Liddell, l'artiste espagnole restera bien l'âme dostoïevskienne de ce festival.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN

KARAMAZOV

MISE EN SCÈNE JEAN BELLORINI — CARRIÈRE DE BOULBON JUSQU'AU 22 JUILLET À 21H30

## ADAPTER LES SILENCES

— par Barthélémy Fortier —

**Comment amener sur la scène cette œuvre colossale de Dostoïevski ? Rencontre avec Camille de la Guillonnière, l'acteur-dramaturge qui a signé l'adaptation.**

Après la première lecture commune, Camille arrive avec des propositions de coupes. Il effectue trois versions, qui évoluent en fonction des répétitions. Chaque acteur s'empare du texte et le construit au fur et à mesure du travail avec le metteur en scène. Tout peut arriver en répétition. C'est ici que tout se crée. Ce qui semble important, c'est d'extraire l'essence même du texte, prendre du recul et tout axer sur la compréhension du spectateur. « Nous ne sommes pas là pour être indigeste, il faut des envies qui correspondent à celles du lecteur qui devient ici spectateur. Il faut essentialiser sans simplifier. Il ne s'agit pas de faire un "Karamazov pour les Nuls", il faut garder la complexité du roman. »

Tout réside en une règle pour Camille : il ne faut jamais couper à l'intérieur des passages. C'est la clé pour ne pas dénaturer l'écriture. La poésie naît de la musicalité d'un texte. L'adaptateur ne donne pas les réponses : il s'occupe de la musicalité de l'ensemble. Ici, être fidèle à ce texte, c'est surtout être fidèle à André Markowicz, le traducteur. Il s'agit de retrouver sa musique, son rythme, sa langue. Au lendemain de la première, Markowicz a écrit : « Le spectacle que j'ai vu, il avait toute la force des phrases de Dostoïevski – et, je dois le dire, les acteurs de Jean Bellorini n'ont pas changé une seule phrase, j'ai l'impression, c'est vraiment, oui, mon texte que j'entendais, dans le rythme que, moi, j'entendais – et nous n'avons travaillé ensemble que pendant deux séances, tout y était, chaque point y était à sa place, chaque virgule

prise en compte, aucune faute d'intonation. Je peux le dire, j'entendais ma langue. Je dis "ma" langue, parce que c'est la mienne, celle de mon Dostoïevski, c'est ce que, moi, le traducteur, j'entends du russe. »

Quand on parle à Camille de la complexité de l'œuvre, il semble étonné : « C'est une famille qui va mal, qui est au bord de l'explosion. On assiste effectivement à la complexité de ces êtres, mais l'intrigue est simple. » Mais comment faire pour aborder une telle œuvre ? « L'envie de départ, le vrai coup de cœur de Jean, c'était le grand inquisiteur. Cela devait être le point central. » C'est une partie du texte qui soulève un des grands thèmes des Karamazov, celui du rapport au Divin. En vis-à-vis, il semblait évident que le fil rouge devait être les scènes des enfants : « Il y avait cette envie de montrer ces scènes qui auraient pu être mises de côté. » L'histoire de ces enfants témoigne du rapport à la cruauté.

Chez Bellorini, c'est au spectateur de combler les espaces par son imagination. Tout se passe dans les silences. Les moments de narration coupés existent toujours en filigrane derrière les répliques. Pour les comédiens aussi c'est important d'être toujours chargé du roman dans sa globalité. Il faut en permanence faire advenir toute sa complexité. Tout est appris, même si ce n'est pas toujours prononcé. « Il ne faut pas avoir peur des différents rythmes. Les scènes ont toutes des rythmes différents. » C'est comme lire un livre. Parfois on lâche, on reprend. Il faut que cela reste la découverte d'un texte, le spectateur doit être au même rang que le lecteur. Camille finira par citer Copeau, qui disait : « Quand je prends un texte, la question n'est pas de savoir ce que je vais en faire, mais ce qu'il va faire de moi. »

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

## LA FABULISTE À LA FOURRURE

— par Lola Salem —

**C'est une fable contemporaine qu'écrit Sofia Jupiter, et dont elle passe en revue les éléments structurels majeurs.**

Le modèle universel d'une ville modèle, avec son centre et sa rue historiques, ses quartiers riches et pauvres, ses allées touristiques et ses principaux lieux de service. L'humanisation des animaux et le trait animal dans l'Homme. Le format court et le jeu littéraire et théâtral propre à l'énonciation. Le tout en faisant usage d'un ton simple, franc, qui passe en revue une large palette de registres. Mais en réunissant ici les codes anciens du genre, la metteuse en scène suédoise joue à la lettre le jeu du fabuliste en réactualisant le propos selon son époque. Si le thème de l'adversité ou encore de l'altérité avait déjà pu être traité par le passé (pensons à « Le Lion et le Rat »), celui-ci est repassé au filtre de la société moderne et de ses angoisses propres. « Tigern » (ou « La Tigresse ») est l'occasion de confronter les personnages stéréotypés et le public à « l'Autre » ; à cet indicible qui inquiète et qui bouleverse un quotidien faussement irascible.

Indéniablement, le propos au fondement de la présente pièce est politique dans son essence même. Mais Sofia

Jupiter fait le choix de l'ancrer immédiatement dans un esprit très vivant. C'est justement en raison de sa nature particulièrement surprenante que la métaphore de la tigresse est un prétexte théâtral idéal. Elle devient la source prolifique qui donne naissance à un florilège de portraits psychologiques à la Isben ou plus directement moralistes. Allant du modèle lafontainien à celui de La Bruyère, ils tissent la mosaïque des réactions face à ce qui leur semble être absolument étranger.



**Un glissement vers la forme irréaliste de la fable animale**

Le parti pris de Sofia Jupiter, quoique travaillant une certaine naïveté désarmante, est faussement léger. Car, pris en étau par un mur qui coupe le plateau en une ligne assez proche du bord de scène, les comédiens ne peuvent se dérober au regard du public ni développer une fioriture scénique qui viendrait alourdir le texte déjà très explicite. Au contraire, même, le point de fuite consiste à présenter initialement la suite des différents tableaux en une sorte de vaste documentaire où l'on prétend rapporter

fidèlement la parole de témoins ayant croisé à différents endroits et moments la tigresse sortie de sa cage. Dans ce glissement vers la forme irréaliste de la fable animale, la metteuse en scène interroge directement la manière dont chacun fait la part des choses avec sa propre morale, arrangeant quand il le souhaite son regard sur ce qui lui est différent. D'ailleurs, la langue du texte (suédois) résonne pour le spectateur français à la fois comme cet élément étranger et intrigant mais aussi très plaisant par sa mélodie toute nouvelle, parfaite mise en abyme de l'esprit de l'actuelle fable.

Il n'est pas question ici de grande révélation politique ni même dramaturgique. Le petit coup de théâtre final relève en fin de compte plus du clin d'œil que d'un parti pris franchement transgressif. Voilà plutôt quelque chose de court et de rafraîchissant, et qui n'offrira pas plus qu'un joli divertissement doublé d'une tout aussi gentille morale. Et malgré le plaisir qu'on en retire, c'est peut-être dommage, car la distribution offrait de quoi travailler une palette de possibilités scéniques et textuelles hautement intéressantes – avec un jeu d'une sincérité et d'une subtilité tout à fait convaincantes.

IN FOCUS — TIGERN

MISE EN SCÈNE SOFIA JUPITHER THÉÂTRE BENOÎT-XII JUSQU'AU 17 JUILLET À 18H

« Tous ont eu affaire à Mihaela, une étrange créature apparemment peu au fait des us et coutumes locales et tous hésitent sur son identité. »

DE L'IMPOSSIBILITÉ POLITIQUE À L'INCAPACITÉ THÉÂTRALE

— par Jean-Christophe Brianchon —

**C'est l'histoire de l'Europe qui va et, avec elle, celle d'un projet qui sombre dans la banale merditude des sentiments d'une humanité décharnée. C'est alors aussi l'histoire d'une utopie bien plus grande que nos âmes qui aujourd'hui se prend en pleine face le mur d'une réalité historique qu'elle avait cru pouvoir oublier à grand renfort de politiques mémorielles.**

C'est donc peu dire que c'est important. C'est important, et il était permis d'y croire, parce que Gianina Cărbunariu fait partie de ces auteurs qui avaient su éclater nos pensées en 2014 avec « Solitaritate ». Déjà, à ce moment, l'Europe, le communautarisme et les inégalités étaient au cœur de ses insomnies. Mais c'était bien avant ce qui devait suivre. Bien avant que tous ces rêves ne terminent écrasés sur le pare-chocs d'un camion, face à la mer.

Parce que parmi les mille verrous qui enferment cette pièce, le décalage entre la pensée du texte et la réalité de nos vies est peut-être celui dont il sera impossible de trouver la clé. Car imaginez : c'est une fable qui nous est présentée ! Une fable sur l'histoire d'un Tigre évadé de son zoo que le peuple martyrise faute de savoir l'accueillir. Alors, évidemment que le Tigre n'est autre que le nomade

de nos villes, et que la répétition des coups qu'il prend sonne 6 millions de fois, comme le nombre d'ahuris qui en 2015 ont voté pour le Front national.



**Des rires qui finissent par faire s'effacer le sujet derrière la forme**

En ce sens, cette pièce qui a déjà plusieurs années est peut-être visionnaire. Mais n'a-t-on pas besoin d'un propos et d'images plus fortes ? Ne doit-on pas aller au-delà de l'illustration et violenter la douceur qui engluie la mise en image de cette situation qui tue tranquillement nos idéaux ? Le hasard des horreurs quotidiennes le prouve : cela n'a pas de sens d'embrasser de façon si naïve un tel sujet, alors que les fantômes de l'Europe agonisante errent dans nos villes, et que ceux que nos utopies ont rendus fous dansent autour des cadavres de nos enfants crevés sur les plages de Grèce et de Turquie.

Faire le choix de ce texte aujourd'hui semble donc insensé, mais cela ne serait rien si Sofia Jupiter avait fait le choix d'une mise en scène difficile. Ici, de la gentille absurdité des situations à la direction des acteurs, qui jouent comme ils le feraient dans un film des Monty Python, tout laisse à

penser que personne sur ce projet n'a pris la mesure du noir dans lequel nous plonge la situation. Rire de tout, bien sûr, et tourner en dérision l'absurdité des raisons qui nous font sortir de notre humanité, évidemment ! C'est d'ailleurs en théorie assez habile et cela permet d'insuffler de l'espoir au constat, car considérer que tout cela est absurde, c'est aussi accepter la fondamentale bonté d'un homme qui ne ferait finalement que s'égarer momentanément. Mais cela ne va pas assez loin. Si tel était le parti pris, alors oui, mais plus loin, il aurait fallu aller beaucoup plus loin pour percer l'illogisme institutionnel qui tue.

Le pire enfin, c'est qu'en sortant de cette pièce qui devrait nous briser les genoux, il est à croire que beaucoup auront passé un bon moment, tant la représentation est émaillée de nombreux éclats de rire. Des rires qui finissent par faire s'effacer le sujet derrière la forme à tel point que plus rien ne subsiste de l'horreur du quotidien de ces vies. Pourtant, à un moment, un acteur se tourne vers le public et hurle : « Il y a des dangers réels et d'autres, fabriqués ! » C'est donc bien que la conscience est là, mais quand même le théâtre n'est plus capable de nous montrer le danger pour nous faire croire au possible, alors on ne sait plus à quoi il sert.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

## Saison 16-17

### Iphigénie en Tauride

Goethe | Jean-Pierre Vincent - 13 | 25 sept

### ANGELUS NOVUS AntiFaust

Sylvain Creuzevault - 23 sept | 9 oct

### Dans la solitude des champs de coton

Bernard-Marie Koltès | Charles Berling | Léonie Simaga - 1<sup>er</sup> | 11 oct

### Le Temps et la Chambre

Bohlo Strauss | Alain Françon - 3 | 18 nov

### Médée poème enragé

Jean-René Lemoine - 23 nov | 3 déc

### Par-delà les marronniers - Revu(e)

Jean-Michel Ribes - 7 | 17 déc 2016

### Dom Juan

Molière | Jean-François Sivadier - 3 | 14 janv

### Erich von Stroheim

Christophe Pellet | Stanislas Nordey - 31 janv | 15 fév

### Neige

Orhan Pamuk | Blandine Savetier - 1<sup>er</sup> | 15 fév

### Des roses et du jasmin

Adel Hakim - 28 fév | 8 mars

### 2666

Roberto Bolaño | Julien Gosselin - 11 | 26 mars

### Sombre Rivière

Lazare - 14 | 25 mars

### Providence

Olivier Cadiot | Ludovic Lagarde - 15 | 25 mars

### Baal

Bertolt Brecht | Christine Letailleur - 4 | 12 avr

### Le froid augmente avec la clarté

Thomas Bernhard | Claude Duparfait - 25 avr | 12 mai

### Médée-Matériau

Heiner Müller | Anatoli Vassiliev - 29 avr | 14 mai

### Le Radeau de la Méduse

Georg Kaiser | Thomas Jolly - 1<sup>er</sup> | 11 juin

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | [www.tns.fr](http://www.tns.fr) | #tns1617

Valérie Drévillo, actrice associée © Jean-Louis Fernandez

athénée ● théâtre Louis-Jouvet

# la petite renarde rusée

●  
opéra de Leoš Janáček  
direction musicale  
Laurent Cuniot  
mise en scène  
Louise Moaty  
Ensemble TM+

15 > 19 mars 2017

toute la saison 16-17  
sur [athenee-theatre.com](http://athenee-theatre.com)  
01 53 05 19 19



OFF

## À MES AMOURS

MISE EN SCÈNE ADÈLE ZOUANE  
LA MANUFACTURE 17H55

« Du premier baiser à la première fois, "À mes amours" est une invitation à retraverser les différents visages de l'amour avec les yeux d'une enfant puis d'une adolescente et enfin d'une jeune femme. »

### LA VIE D'ADÈLE

— par Marie Sorbier —

Adèle Zouane est de ces actrices qui irradient et partagent avec force et simplicité leur présence joyeuse. Elle envahit l'espace nu du plateau de la Manufacture avec un seul en scène, « À mes Amours », dont elle est l'auteur et le sujet unique. Se servir de soi pour toucher à l'universel est souvent un projet dangereux surtout quand le thème du récit autobiographique est tout aussi tarte à la crème que le procédé. En équilibriste sensible, l'actrice évite ici le trou béant du mélo sucré et s'offre avec légèreté et espièglerie. De la petite fille de huit ans à celle, présente sur scène, de vingt-cinq ans, une constante se dessine : une obsession pour l'amour et la vie. Lettre enflammée, déceptions, découverte du désir et recherche permanente de son futur mari et père de ses enfants sont les uniques moteurs de cette femme qui se construit grâce au regard des garçons qu'elle croise. La mise en scène faussement simpliste crée avec rien tout un monde où le public s'amuse à voir grandir la petite Adèle, devant le confident des espoirs brisés et des épanchements de son cœur qui apprend à petit pas, cahin-caha, à battre. Une maison bleue et des jumeaux, voilà sa définition du bonheur : dans une vidéo d'archive de l'actrice/auteur/personnage/fille de quatorze ans, elle se confie avec une désarmante foi dans l'avenir sur son futur sentimental. Ce n'est donc pas une énième fable sur les déboires sentimentaux d'une trentenaire en quête de l'homme idéal dans un monde de merde mais un condensé de vie d'une jeune fille normale, sans histoire tragique ou extraordinaire mais avec une sincérité qui déclenche souvent le rire. Un rire franc dénué de cynisme qui panse les plaies sentimentales de l'enfance en les transformant en patrimoine commun.

### BODY LANGUAGE

— par Armen Verdian —

Quand elle entre sur scène en trimballant son corps de femme dans ses grolles d'ado, qu'elle vous accroche de ses grands yeux noirs sous le prétexte qu'il faut « faire durer » cette première impression puisque c'est celle qui compte, on se dit déjà que le spectacle ne pourra pas être complètement mauvais. On se dit aussi qu'on aimerait connaître cette grande gueule qui croit qu'on croit qu'on l'a déjà vue quelque part – à l'école primaire d'Orthez à la fin des années 1990, peut-être ? En vrai, si j'avais eu une camarade de classe comme elle, croyez bien que je m'en serais souvenu. Déjà, on se sent aimé : elle a une passion pour les garçons et quand l'un d'entre eux a le bon goût de lui plaire (et ils ont souvent bon goût), elle donne tout, tout de suite, avec la joie qui déborde partout, les oreilles qui chauffent et le cœur qui bat à tout rompre. Ensuite, elle pose les bonnes questions : pourquoi diable faut-il que l'amoureux se « fasse désirer » alors qu'il DOIT savoir qu'il nous fait languir comme une morue sur un banc de sable (elle fait très bien la morue échouée) ? Enfin, elle est suffisamment jetée pour écrire à douze ans des lettres au futur père de ses enfants, mais suffisamment douée pour qu'on aille checker notre boîte aux lettres au cas où. Ça a l'air niais dit comme ça, mais non. La langue est pendue mais précise et décalée, l'humour évolue joliment avec l'âge du personnage, il y a 10 minutes de trop mais on s'en fiche. Avec une chaise, deux beaux nichons, trois dictons arabobretons, quinze histoires de garçons et quelques insolubles réflexions (l'amour ou le désir ? Hmm, les deux mon colonel), c'est sa gigantesque gloutonnerie de vie, de chaque petit épisode insignifiant et délicieux de vie, qu'on dévore aussi.

## OFF LES RÉSIDENTS

MISE EN SCÈNE EMMANUELLE HIRON  
LA MANUFACTURE 12H

« En 2060, un tiers de la population aura plus de 60 ans. L'espérance de vie augmente mais le risque de tomber dans la démence aussi. »

### Ô VIEILLESSE ENNEMIE

— par Rick Panegy —

« What a feeling? » questionne Irene Cara à la radio alors qu'à l'écran de petits vieux errent dans une maison de repos. « Nostalgiiiiiiiie », répond l'image suivante. Les premiers instants de la pièce d'Emmanuelle Hiron débutent par la première partie de son documentaire sur ceux qu'elle appelle « les résidents » : ces petits vieux des maisons de retraite. À partir du témoignage de Laure Jouatel, médecin gériatre, et en la suivant dans son travail pendant plus d'un an auprès des « résidents », Emmanuelle Hiron a mis en place une pièce documentaire, qui alerte, révèle, prévient sur la vieillesse et les maisons de repos. Sans détour, sans poésie, sans misérabilisme ou sentimentalisme, la comédienne incarne les

propos du médecin qu'elle a recueillis. Elle les interprète face public entre quelques séances de projection de son documentaire où les « résidents » évoluent au gré d'un quotidien répété inlassablement. Un quotidien que l'auteur explore, de manière neutre, entre soins, accompagnement, bienveillance. Dans le discours pourtant, Hiron pointe le paradoxe de notre société : un monde où l'on vieillit davantage mais où l'on ne parvient pas, malgré la qualité des personnels accompagnants, à conserver une qualité de vie pourtant essentielle à la dignité humaine. Brisant l'un des tabous les plus prégnants – la vieillesse, la fin de vie –, Emmanuelle Hiron livre un exposé brut, préférant le discours de vérité à la théâtralisation du propos : entre témoignage et conférence, « Les Résidents » s'adresse à nous avec la force de la sincérité et l'autorité de la justesse.

## DOUBLES

### REQUIEM POUR NOS VIEUX

— par Audrey Santacroce —

Comment nous occupons-nous de nos personnes âgées ? Que faire des vieux qui sont considérés comme pas dignes, pas montrables ? Qui décide de ce qu'est un vieux digne ? Le seul en scène d'Emmanuelle Hiron n'est pas facile mais nécessaire. Pas facile non pas parce qu'il est aride (bien au contraire, il ne l'est pas), mais parce qu'il nous met face à ce que nous refusons tous de voir : la déchéance du corps, la vieillesse de nos proches comme notre propre vieillesse. On a tendance à éluder la question par peur de devoir se confronter à un sujet largement tabou dans les sociétés occidentales. Emmanuelle Hiron ne répond pas aux questions qu'elle pose mais donne des pistes de réflexion. Elle sort aussi les personnes âgées du silence en filmant plusieurs résidents d'un Ehpad

et en se concentrant sur Mado, une belle vieille dame qu'on devine résignée à sa condition. Pas tire-larmes ni racoleuse, la pièce émeut pourtant. Mado, c'est notre grand-mère, notre mère, c'est nous. Emmanuelle Hiron est une jolie funambule qui marche en équilibre sur son fil sans jamais tomber dans le pathos. Apprendre à accepter la mort comme faisant partie intégrante de la vie, voilà tout un programme. La comédienne, également auteure de son texte, aborde le droit à la mort comme le droit à la vie. L'humanité est rendue à ces vieux, nos vieux, si touchants dans les images lorsqu'ils dessinent ou travaillent leur psychomotricité avec le kinésithérapeute. Humanité, c'est le mot : « Les Résidents » est une pièce profondément humaine, à voir avec un mouchoir à portée de main.

# IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES



## OFF DÉMONS

MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN  
LA MANUFACTURE 19H40« C'est une banale histoire entre un homme et une femme. Murés.  
Dans l'appartement qu'ils avaient pourtant choisi pour être au monde. »DES MONTS D'AMOUR  
— par Rick Panegy —

Ça crie, ça se bat, ça se moque, ça se méprise et ça se brise. Ça s'aime aussi. Entre ardeurs et frustrations. Il y a tout cela dans les « DémonS » de Lars Norén, ces « amoureux » qui ne savent pas s'aimer, ou peut-être qui ne peuvent s'aimer qu'en se déchirant dans l'ardeur d'une passion (quasiment au sens christique du mot). Les revoilà dans une version totalement affolante et allumée de Lorraine de Sagazan, qui éclate sans hésitation le huis clos de l'auteur suédois pour en faire un espace de vie et de folie doublement délicieux. Délicieux, car il laisse la part belle à deux excellents comédiens, Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré, au talent comique indéniable et remplis d'une énergie et d'une capacité à improviser

(autour de situations clés du récit) absolument remarquables. Ils occupent la scène avec une autorité certaine, et un naturel qui renforce le malaise ironique d'un couple sarcastique, exprimant son amour dans l'humiliation et la violence. Délicieux aussi, car ce malaise, présent chez Norén, est ici habilement mis en situation par Sagazan. Scéniquement, dramaturgiquement, ou au niveau de l'adaptation, la metteuse en scène invente le huis clos amoureux collectif : dans un dispositif bifrontal, elle propose un théâtre quasi participatif, où le public est ici partie prenante du récit (il fait partie des « invités », en guise de second couple dans le texte de Norén). Placé dans une position de déclencheur cathartique, le public, inclus dans la dynamique du malaise amoureux, n'en rit pas moins de la situation qu'il observe en voyeur consentant... et dont il est l'instigateur, le complice ou l'hypothétique miroir.

## REGARDS

PAR-DELÀ LE JEU  
DE MASSACRE

— par Augustin Guillot —

Sur le couple, les artistes jettent bien souvent le cynisme de leur regard, faisant ainsi de leurs oeuvres un jeu de massacre savamment orchestré. Les exemples d'une telle approche sont innombrables, comme ce récent film au titre significatif - « L'Économie du couple » - auscultation positiviste d'un réalisateur-entomologiste. À cette tendance, le théâtre n'échappe pas, comme en témoigne cette adaptation pas si lointaine des « Scènes de la vie conjugale » par le Tg STAN : œuvre virtuose mais sans ampleur, dans laquelle les spectateurs, par leur rire, se retrouvent les complaisants et involontaires complices d'artistes-démiurges. C'est ce que l'on pouvait redouter de cette adaptation de Lars Norén, puisqu'on y voit un couple qui aime à se faire mal et

pour lequel la frontière entre l'amour et la haine n'est plus bien claire. C'est aussi un couple cruel envers les autres, cannibale aussi, qui vampirise et instrumentalise son entourage pour satisfaire sa pulsion de cruauté. Or, cet entourage, c'est précisément le public qui l'incarne. C'est par là que se justifient les nombreuses adresses faites à la salle ; procédé éculé qui trouve pourtant ici une véritable justification dramaturgique. Mais au-delà de cette intelligence de mise en scène, Lorraine de Sagazan parvient surtout à s'émanciper de la trop conventionnelle critique misanthropique, notamment grâce à un Antonin Meyer Esquerré dont la voix douce et taquine semble constamment contredire la violence perverse et narcissique du propos. Cette disjonction entre la phonè et le logos - entre la voix et le discours qu'elle porte - instille alors un lyrisme qui affleure à même le rire.

OFF

LA TÊTE DES PORCS  
CONTRE L'ENCLOSMISE EN SCÈNE MARINE MANE  
LA CASERNE DES POMPIERS 20H30

« Une petite fille devenue grande revisite les arcanes de sa mémoire. »

LAME DE FOND PLURIELLE  
— par Julien Avril —

« La Tête des porcs contre l'enclos » est un requiem. Celui d'une jeune fille qui revient sur ses pas pour donner une sépulture à son enfance, pulvérisée par la violence du père. On parle beaucoup de l'essor des dramaturgies plurielles, souvent sans trop savoir comment les distinguer de la mise en scène. Car après une semaine de festival, chacun a pu constater la récurrente multiplicité des modes d'expression dans les spectacles : son, vidéo, musique, objet, danse, marionnette... Mais une trouvaille technique du metteuse en scène pour résoudre telle ou telle énigme du texte ne fait pas dramaturgie. La dramaturgie, c'est la manière de penser, d'organiser l'action ou le discours de la scène dans son ensemble. Faire acte de dramaturgie plurielle, c'est convoquer une polyphonie d'émetteurs qui entrent en relation les uns avec les autres, dans l'harmonie ou la discorde. Et c'est là qu'il faut saluer le travail, la maîtrise de Marine Mane dans l'élaboration de cette œuvre plurielle. En capitaine, elle s'entoure d'un équipage de trois autres artistes créateurs et interprètes. Murmures, imagerie vidéo produite en direct avec de la matière, musique électroacoustique live, corps cherchant les limites de celui de l'autre... Ensemble, ils écrivent et naviguent à vue au cours de la représentation pour nous emmener au large, retour aux confins de la mémoire, dans les eaux troubles du traumatisme. Il y a quelque chose de liquide dans ce spectacle. Un raz-de-marée. On sort de la salle comme lavé, puis essoré. Serait-ce ça, la catharsis ? Un bon vieux carwash émotionnel, à partir duquel on peut vraiment poser la seule question qui compte face à la violence. Celle du silence des autres.

INTIMES FRAGMENTS  
— par Lola Salem —

Derrière le titre étrange de la pièce se trouvent un propos et une forme tout aussi curieux. La Cie In Vitro propose une plongée dans l'intime, inscrite dans un texte compact, épuré, qui transmet avec un goût affirmé du mot juste une violence physique traumatique, à la frontière entre rêve et réel. L'avancée dans cet univers clos du corps et de l'esprit se fait par une suite d'épisodes enchaînés avec fluidité. Délimités à la fois par la projection du nom des pièces d'une maison - construisant un espace imaginaire -, ils le sont aussi par le découpage propre au texte - qui recense plusieurs « impacts » dans le temps. Cette progression semble pousser encore plus loin les retranchements de cette intimité où se nidifient voix, corps, peinture et musique. Ainsi rythmée par cet entremêlement plastique, la pièce déroule un vécu - réel ou fantasmé - qui s'articule de façon organique. Fantastiques beautés du corps du danseur Lucien Reynes ; du grain vocal de Marine Mane ; des productions live de Vincent Fortemps (dessins et peinture) et Christophe Ruetsch (musique). La performance est exigeante et, pour être réussie, n'admet aucune fausse note. Les quatre artistes accomplissent brillamment cette partition à huit mains, construisant avec finesse une mise en scène léchée mais vibrant d'une émotion très humaine. La pièce recèle de précieuses idées scéniques qui se déploient comme par flux et reflux - à la manière des vagues constamment redessinées sur le mur. En faisant vibrer la corde sensible d'un lyrisme très personnel, Marine Mane réussit à toucher le spectateur au plus profond de son propre être.

## RILKE

Un beau spectacle autour de l'œuvre de Rilke, qui met en avant les errances du jeune poète dans la ville, sa sensibilité aiguë semblant être incompatible avec un environnement trop acide. Environnement très habilement représenté par un travail vidéo et sonore remarquable, qui donne à voir autant l'atmosphère de la ville que les émotions qui traversent le jeune homme. On regrettera simplement le choix de réduire considérablement cette articulation en seconde partie de spectacle. Bien sûr, cela laisse plus de place à l'écoute de la langue de Rilke, à la présence de Jérémie Sonntag, magnifique de justesse et de simplicité, mais ce qui donnait du liant finit par manquer et ôte de son originalité au spectacle. Ce qui voudrait être une descente en pente douce vers l'apaisement souffre de secousses dans l'enchaînement des textes, que la pluralité rendait pourtant très agréable. **J.A.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— ARTÉPHILE 17H30 —

## ME TAIRE

Olivia Dalric explose sur scène, sauvage, libre. Libérée. Enfant des favelas, elle veut franchir ce p... de mur qui la sépare des beaux quartiers où sa mère travaille. Chez Angelina, bourgeoise cossue. Bovary. Et pendant que l'enfant, sous la férule de Félicité, maquerelle des temps modernes au chignon sévère et aux exigences sans limites, deviendra une star des lieux où la mode s'accroche à des corps sans joie mais sous tension, Angelina, elle, franchira le mur dans l'autre sens et viendra adoucir l'enfer des hors-humains. Et Olivia danse. Les personnages dansent en elle. Et la vie surgit, explose le silence contraint et la soumission inutile sur cette scène où elle est seule et où ils sont si nombreux. Et ce chant de vie, de sensualité nous emporte. Vers la beauté de l'humain. **S.D.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LES ATELIERS D'AMPHOUX 21H40 —

## TRUCKSTOP

Arnaud Meunier devrait distribuer des chips et des cahuettes à l'entrée de la salle. Son spectacle se regarde comme un « Faites entrer l'accusé » du dimanche soir. On se demande ce qui a pu intéresser le metteur en scène dans ce thriller sordide et édifiant de la Néerlandaise Lot Vekemans. Un remplissage consternant et ridicule tient lieu de dialogue. Avec des accents de Joan Crawford en fin de carrière, Claire Aveline regrette que les boulettes d'aujourd'hui ne soient plus composées de hachis frais comme les siennes : « Elles étaient célèbres, mes boulettes de hachis ! » Une bonne partie de la pièce tourne autour d'une lampe - made in Maroc, « donc un peu arabe » - achetée au Lidl. Une histoire compréhensible, un décor « réaliste », des bruitages de film d'horreur... Meunier vise les ados. S'il s'agit du théâtre de l'avenir, on est franchement inquiet. **P.F.**

**THÉÂTRE JEUNE PUBLIC / IN**  
— CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS —

## CŒUR COUSU

Des mères et des filles, une mystérieuse boîte, des mantilles, un village et des miracles : on se croirait au pays du réalisme magique. Mené par la voix et les doigts enchanteurs de Julie Canadas, qui s'inspire avec bonheur du roman de Carole Martinez, ce conte espagnol plein de poésie fantaisiste, de beauté et d'humour semble donner raison à Bettelheim. Car qu'apprend-on ? Pas seulement que la curiosité est un vilain défaut. Mais aussi, sous le drôle patronage de la Vierge, ce que c'est qu'être femme, les secrets de la fécondité et des corps. Le poids des interdits et des traditions : à mi-chemin entre « La Belle au bois dormant » et Ixion, le rouet tissera le cycle de cette malédiction. Mais, entre reproduction et destin singulier, petits et grands sont invités à trouver leur place. Car la matrice et le fruit de cette histoire, c'est Soledad : la solitude qui accompagne tout acte de création. **J.P.**

**MARIONNETTE / OFF**  
— PRÉSENCE PASTEUR 16H —

## EN BREF

## TOTEM(S)

L'Académie Totem(s) s'est donné pour mission de proposer à des auteurs et à des compositeurs vivants un espace de rencontre et de travail en commun, dans le but d'encourager la création de nouvelles formes opératiques et de théâtre musical. La restitution de cette première promotion fut formidable avec un programme en deux parties très différentes. Nous assistons d'abord à une collision entre Nina Hagen et Michel Houellebecq : « H to H », écrite à « huit mains », deux autrices et deux compositeurs. Les deux arts comme les deux figures se cherchent en miroir, alignent leurs orbites avant de fusionner. La seconde partie, « L'inconnue de la Seine », s'approche plus de l'opéra traditionnel, dans la façon dont texte et musique avancent main dans la main pour dérouler le récit de cette jeune fille devenue icône macabre, créant ainsi une puissance émotionnelle et une atmosphère tout à fait hypnotique. **J.A.**

**OPÉRA / IN**  
— VILLENEUVE LEZ AVIGNON —

## (F)AUNE

Impressionnante première image de cet ours immense qui apparaît dans la pénombre. Debout devant nous, peluche ou prédateur, la bête semble vouloir se mouvoir comme un homme, encombré par son corps et sa nature d'animal sauvage. Elle est prise de spasmes, s'écroule et c'est le corps d'un humain, nu et ruisselant, qui s'extirpe de la peau restée à terre. Il cherche furieusement la verticalité comme on voudrait sortir de sa chrysalide. La musique électronique, très pulsée, sonne comme une rage intérieure. L'homme cherche à fuir sa condition animale. Il enfle un jean, mais c'est pour mieux se pencher sur la carapace vide qu'il a laissée. Regrette-t-il quelque chose qu'il aurait perdu dans son processus d'émancipation ? Ce solo puissant interroge avec sensualité la relation ambiguë que l'Homme entretient avec la nature, entre volonté d'élévation culturelle et désir d'harmonie. **J.A.**

**DANSE / OFF**  
— GRENIER À SEL 16H15 —

## FRANÇOISE PAR SAGAN

L'idée de confronter Françoise Sagan, le charmant petit monstre, prisonnière pour l'éternité de « Bonjour tristesse », et Caroline Loeb, prisonnière à vie de son tube des années 1980, n'était pas inintéressante. Ces deux monstres de foire bouffés par leur célébrité auraient sûrement eu beaucoup à se dire. Le public, lui, n'est pas venu voir Sagan mais bien Caroline Loeb, en mémoire de sa jeunesse, éclatant de rire lorsque le mot « ouate » apparaît dans le texte. La célébrité de Loeb évacuée, que reste-t-il du texte de Sagan ? Sa petite musique, qu'on est content de retrouver, et son humour enfantin distillé à longueur d'interview. Si l'actrice incarne bien l'écrivaine, réussissant miraculeusement à éviter le ridicule du concours de sosie, on se demande pourtant quel est l'intérêt supplémentaire apporté par la version scénique des entretiens de Sagan. **A.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— AU COIN DE LA LUNE 11H15 —

HANDBALL,  
LE HASARD MERVEILLEUX

C'est un texte fort, la très belle histoire d'une professeure de sport de banlieue parisienne qui est confrontée à son passé en retournant en Algérie. Aucune complaisance, mais un récit serein depuis ses débuts difficiles dans la vie avec un père violent et macho. Elle subit en 1962 un déracinement commun à bien d'autres. Elle laisse son ours et confie sa tante rejetée de tous parce que ayant épousé un musulman. Pour elle, d'origine juive, l'important est dans la joie. Sans jamais sombrer dans le pathos, Brigitte Guedj nous raconte comment faire la paix, pour de vrai, avec humour. Le spectacle est intelligemment mis en scène, son visage s'éclaire quand elle nous envoie, à la fin, un message d'espoir et de conviction pour demain. À ne pas manquer. **L.F.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LE CABESTAN 17H25 —

THÉÂTRE EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI



# VAISON danses

FESTIVAL INTERNATIONAL DE DANSE / VAISON-LA-ROMAINE

Du **04** au **29** juillet 2016

ALONZO KING

BENJAMIN MILLEPIED

ANTONIO PÉREZ & DAVID SANCHEZ

ANGELIN PRELJOCAJ

THIERRY MALANDAIN

& BALLET JUNIOR DU CONSERVATOIRE NATIONAL À RAYONNEMENT  
RÉGIONAL TOULON PROVENCE MÉDITERRANÉE /  
LES ATELIERS DE LA COMPAGNIE FRANÇOISE MURCIA

 [www.vaison-dances.com](http://www.vaison-dances.com)

réservations : 04 90 36 51 31

## MAPUTO MOZAMBIQUE

UNE EXPÉRIENCE BRUTE AUX FRONTIÈRES DE LA MUSIQUE, DE LA DANSE ET DU JONGLAGE  
AVEC 6 JEUNES ARTISTES VENUS DU MOZAMBIQUE



Télérama : «Un spectacle qui, dans le même temps, hypnotise et réjouit»  
Danser Canal Historique : «Un concert chorégraphique jonglé, absolument unique dans le paysage artistique»  
Le Figaro : «Un spectacle détonant»

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE, DU 9 AU 21 JUILLET À 19H30 (relâches les 12 et 19 juillet), Place Charles David, Villeneuve-lès-Avignon, 04 32 75 15 95  
Cie Thomas Guérineau / [www.thomasguerineau.com](http://www.thomasguerineau.com) / [www.villeneuveenscene.com](http://www.villeneuveenscene.com)

# LES RENCONTRES D'ARLES

**LAIA ABRIL / « HISTOIRE DE LA MISOGYNIE, CHAPITRE UN »**

MAGASIN ÉLECTRIQUE JUSQU'AU 25 SEPTEMBRE

**L'EXPOSITION QUI VOUS PREND AUX TRIPES**

— par India Bouquerel —

**On ne ressort pas indemne de l'exposition présentée par Laia Abril. « Histoire de la misogynie, chapitre 1 : de l'avortement ». L'intitulé de l'exposition a la sobriété clinique de sa démonstration : le corps des femmes, et plus particulièrement leur utérus, fait partout dans le monde l'objet d'un contrôle étroit qui confine à la haine.**

Mais ne vous y trompez pas : si la démarche de la jeune photographe est rigoureuse et scientifique, les sentiments qu'elle suscite tiennent plus de la révolution intime. On s'imaginait tout connaître de l'avortement, de ses conséquences et de ses luttes, on sort de cette exposition bouleversé, avec l'impression de toucher du doigt, pour la première fois, toute la profondeur du sujet. C'est un pénis en érection recouvert d'une drôle de capote qui accueille le visiteur, dans ce bel espace du Magasin électrique. Le texte qui accompagne la photographie se veut pédagogue : « Couramment utilisés jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les premiers préservatifs étaient fabriqués en Autriche à partir des vessies de poissons-chats et d'esturgeons. »

D'histoire et de géographie, il sera beaucoup question dans ce voyage au pays de la contraception et de l'avor-

tement, qui balaie très largement les pratiques actuelles. Au gré des portraits et des documents, on découvre d'abord des visages et des histoires qui vous prennent aux tripes : celle d'une fillette, au Nicaragua, devenue mère à neuf ans à la suite d'un inceste, dont le gynécologue expliquait la « maturité gynécologique » pour justifier qu'elle l'ait menée à son terme. Celle d'une jeune femme âgée de dix-neuf ans, dénoncée par son médecin à la police, menottée sur son lit d'hôpital, après un avortement illégal au Brésil.

“

**Un sujet à bras-le-corps, sans en évacuer la moindre dimension**

Toutes ces histoires et tant d'autres – en Pologne, au Pérou ou au Salvador – décrivent comment, en avortant, les femmes y ont laissé un peu de leur dignité, de leur intégrité physique, quand ce n'est pas leur vie. Quelques objets, parsemés dans l'exposition ou photographiés, rappellent aussi la barbarie des méthodes abortives non médicalisées : bain bouillant ou séjour nocturne dans la neige, dents arrachées, pierre de

18 kilos posée sur le ventre, tiges en bois et en plastique, poivre de Cayenne... ou « se jeter en bas des escaliers ». Et puis, il y a ce tas de cintres, qui forment une sculpture fragile et aérienne au cœur de l'espace investi par la jeune artiste. C'est l'objet le plus communément utilisé dans le monde par les femmes enceintes désespérées, pour avorter. Il n'y a pas d'échappatoire, même esthétique, à la terrible démonstration qu'administre Laia Abril. Un téléphone bleu pétrole posé sur une étagère accroche le regard : si l'on décroche le combiné, on peut entendre les menaces hargneuses des militants pro-life aux États-Unis : « You like killin' babies, dont you? »

Issus de ces mêmes mouvements pro-life, les « avis de recherche » de médecins qui pratiquent l'avortement aux États-Unis rappellent combien ce droit est fragile, même lorsqu'il est légal : celles et ceux qui le défendent le paient parfois, eux aussi, de leur liberté et de leur vie. En prenant son sujet à bras-le-corps, sans en évacuer la moindre dimension, même religieuse, Laia Abril réalise un travail passionnant et bouleversant. Il se révèle essentiel. Si vous passez à Arles, il ne faut surtout pas passer à côté de cette exposition, tout simplement.

**ETHAN LEVITAS ET GARRY WINOGRAND / « RADICAL RELATION »**

GRANDE HALLE JUSQU'AU 25 SEPTEMBRE

**SHOOTER N'EST PAS TUER**

— par Johanna Pernot —

**Entre les photos de la commémoration du 11-Septembre à Ground Zero et celle du sniper de « Public Enemies », ça commençait pourtant mal. Mais non.**

Ethan Levitas, ancien étudiant en sciences politiques et nouvel ennemi des flics de New York, s'en est sorti avec un bras cassé. Enfin, c'est ce que suggère le titre de sa série « In Advance of a Broken Arm », où il commente avec humour les conséquences des clichés qu'il a pris de plusieurs policiers. Que peut la photographie ? Si la photo de Levitas peut casser (à défaut de coûter) un bras, elle peut plus généralement interroger les réactions du sujet face à l'objectif et réfléchir à l'impact de la photographie dans l'espace public. C'est l'enjeu majeur de cette exposition qui propose un chassé-croisé entre les deux grands street photographers que sont Winogrand et Levitas, avec New York pour principal terrain de jeu.

On ne présente plus Garry Winogrand, le digne héritier de Walker Evans, qui a laissé inédites 250 000 photographies à sa mort, en 1984. Ce qui frappe dans les tirages et les

agrandissements de ses planches-contacts, c'est une esthétique de l'instant, avec ces silhouettes qui émergent de la foule, de la rue comme un décor. Des instants d'épiphanie urbaine. Parfois des tableaux, comme ces jeunes femmes qui nous fixent depuis le cadre d'un café, ou cette file de gens qui attendent et rappellent vaguement « Un enterrement à Ornans » – même si l'artiste, chantre de la spontanéité, s'en défend. « Quand je photographie, je ne vois pas des images, je vois des visages. » Et puis, surtout, des regards. Parfois hautains, souvent complices.

“

**Tous deux font exister un autre possible**

On se sent bien avec ces gens, presque l'un d'eux, coincé comme eux dans une artère bouillonnante de New York ou une rue tranquille de Copenhague. À l'inverse, les images de Levitas glacent, mettent à distance le sujet photographié, à l'instar de ce flic, là, qui semble nous fusiller du regard. Pas de mise en scène, et pourtant. Alors que Winogrand le

prolifère mitraille les passants au petit bonheur la chance, Levitas construit ses séries selon des protocoles pensés à l'avance. L'un intègre en grand angle ses sujets au paysage, l'autre les isole par des cadrages serrés, verticaux. Là où Winogrand capte des surprises, des hasards, Levitas les provoque, jusqu'à se mettre en scène : si ce n'est dans un face-à-face musclé avec un agent, c'est en portant à bout de bras une chambre photographique qui vient obstruer le champ d'une caméra de surveillance. On ne s'étonnera pas que cette série des « Photographies en trois actes » soit accrochée en face des planches-contacts de Winogrand : tous deux font exister un autre possible. Révèlent ce qui peut ou aurait pu advenir. Ce faisant, Levitas interroge l'acte de voir. Et à ce petit jeu, il y a ceux qui voient, ceux qui ne voient que d'un œil, ceux qui ne voient pas du tout la caméra : les dos tournés et les aveugles. Mais pour tous les autres, shooter n'est pas tuer : au contraire, c'est faire apparaître des spectateurs et un espace qui n'existeraient pas sans le dé clic et la visée du photographe.

**GÉNÉREUSE : IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOURIR,**

# Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

**Votre talent prend vie**

au sein d'un CV multimédia sans pareil



**Votre talent en illimité**

Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



**Ne vous faites plus doubler**

Conservez vos acteurs récurrents



**Être ou ne pas être...**

...toujours au bon endroit, au bon moment !



## voxingpro

Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur [voxingpro.com](http://voxingpro.com)



## S'immerger dans un réseau d'experts



### MECIC PARIS

Mastère Spécialisé Management des Entreprises Culturelles et Industries Créatives

#### Vous souhaitez devenir un professionnel du management culturel ?

Le Mastère Spécialisé MECIC forme en une année des professionnels dans les secteurs du droit et de l'économie de la culture, de la gestion de production, du marketing ou encore des politiques culturelles.

##### Le MECIC-Paris c'est...

- ✓ Des intervenants experts
- ✓ Des partenaires, acteurs majeurs du monde culturel
- ✓ Une ouverture internationale
- ✓ Un séminaire de 4 jours dans une ville européenne

##### Les atouts de la formation

- ✓ Une pédagogie combinant théorie et pratique;
- ✓ Un apprentissage professionnel
- ✓ Une diversité de profils
- ✓ Un accompagnement individuel

##### Qui peut candidater au MECIC ?

- ✓ Les titulaires d'un diplôme Bac+4 ou Bac+5
- ✓ Les jeunes professionnels
- ✓ Les profils artistiques
- ✓ Les étudiants étrangers

##### Comment candidater ?

1. Admissibilité sur dossier de candidature reçu avant le 15 septembre
2. Admission après un entretien d'une heure avec le jury

#### Le MECIC, et après ?

Ce qu'ils sont devenus...

- Myriam (Promo 2012),  
Chargée de communication et de RP au Théâtre National de la Colline
- Julie (Promo 2013)  
Adjointe à la direction des projets à la Fondation du Patrimoine
- Nicolas (Promo 2014)  
Chargé de communication au Centre Pompidou
- Cristèle (Promo 2015)  
Coordinatrice générale au festival django reinhardt

#### Nos partenaires

ABBAYE DE ROYAUMONT - ATELIER LYRIQUE DE L'OPÉRA DE PARIS - ARTE - CNHI - LA COLLINE, THÉÂTRE NATIONAL CONCERTS L'ARP - MUSÉE D'ORSAY - MUZÉO.COM ODEON THÉÂTRE DE L'EUROPE - ORANGE - PALAIS DE TOKYO - SACEM - SMARTAPPS STARTUP WEEK-END CULTURE - ULULE.COM

**GROUPE ESC DIJON BOURGOGNE**  
BURGUNDY SCHOOL OF BUSINESS



Les grands destins se méritent

Pour plus d'informations

Jean-Yves KLEIN

Tél. +33 (0)683 326 704 ou +33 (0)145 791 318

Jean-Yves.Klein@escdijon.eu

Pour télécharger le dossier de candidature  
[www.mastereculture.eu](http://www.mastereculture.eu)

# LA QUESTION

WHAT ARE WE WAITING FOR?

— par Gianina Cărbunariu —

« I don't have an answer, but I do have a story and a question. Here is the story: Few months ago, I was attending a reading of a play of mine in Germany. It is a play about people who hate and discriminate each other without even knowing each other, about people who hate other people like them. The play is called "Asparagus", the situation was placed in UK 2015 and the characters were a Romanian man and a British man. After the play, there was an artist talk mediated by a Romanian theatre critic living in Austria. We spoke with the audience about hate speech, discrimination, migration. Only one day before the reading, a group of German football fans were going on the streets of that town screaming slogans against immigrants and refugees. After the artist talk, we were invited to a cocktail. I was speaking with that theatre critic living in Austria and at some point she told me: "ok, but let me tell you something, this thing with the refugees went already too far... so, for instance, my husband and my son will vote for the extreme right party in Austria" (this conversation took place few weeks before the elections in Austria). I replied: "But you emigrated there 20 years ago, you've been going through a similar experience, how can you say that?" I had no arguments that she would take into consideration, she had no arguments I could take seriously. For me it was

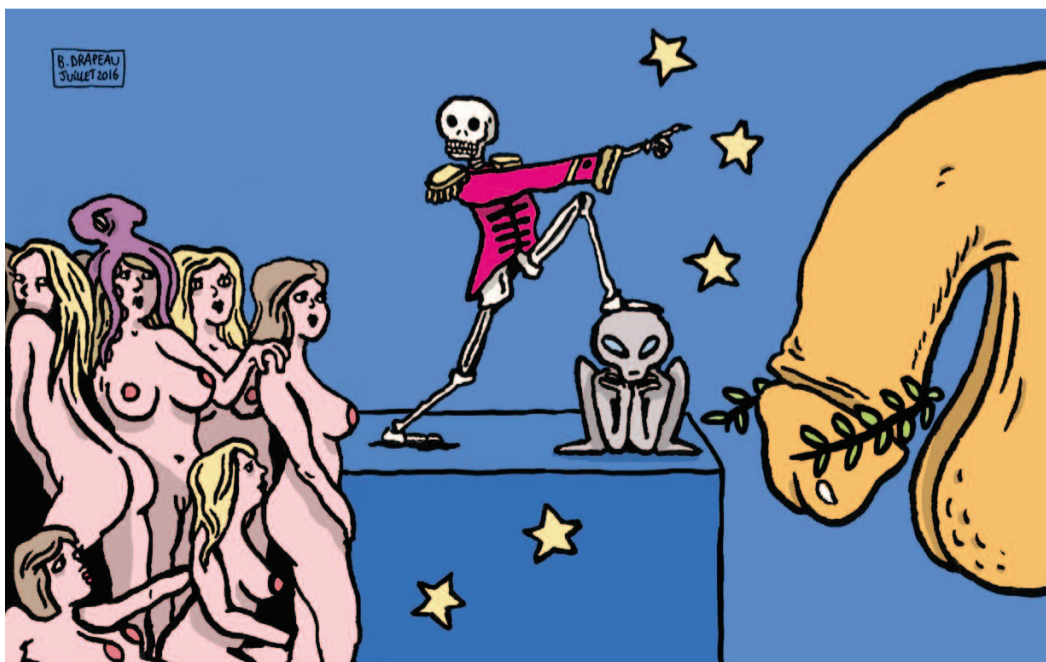
striking that we can easily speak about hate speech in a fictional play, while in reality we are not capable to get to a reasonable dialogue. In the end all we could do was to agree that we totally disagree. So here is the question: What are the words and the thoughts that could stand in front of this avalanche of hate speech in the public and in the private space? What are we waiting to articulate, to invent a new language that could get us all out of this nightmare that became our "normal" environment? What force do we need to push ourselves out of it?»

*Gianina Cărbunariu s'est formée dans la Roumanie post-communiste. Son théâtre est sans concession, oscillant entre énergie de la révolte et désillusion. Montées dans les salles du monde entier, ses pièces posent un regard alternatif sur la Roumanie contemporaine tout en nous interpellant, plus universellement, sur les représentations occidentales du progrès et de la réussite. Son texte « Tigern » a été présenté au Festival d'Avignon cette année.*

# LE DESSIN

Un souvenir d'Angélica Liddell

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

# -49,3

C'est la baisse de température  
à Avignon le jour  
de la venue de Manuel Valls

L'HUMEUR

«Ça te fait quoi, toi,  
de faire mentir  
les ténèbres?»

— Un festivalier, après avoir lu le communiqué  
du IN sur l'attentat de Nice —

I/O MICRO

@PANDEGUERMANTES

On a (presque) déclaré notre flamme à #JeanBellorini, on peut donc rentrer sur Paris (et revenir la semaine prochaine) #FDA16

@SOLUBLEPOISSON

Heat Landrine Not / FC Bergman #FDA16  
Le décor monumental est beau mais cela manque d'idées par la suite. Se regarde sans déplaisir néanmoins

@CAMILLECOURT

Nids, pierres, plumes, os, mousses, magnifique et sensible D'une chute d'ange de @JohnnyLebigot / Dès 3 ans ! #fda16

@PLUSDEOFF

Vivement recommandé. Un must see #OFF16  
L'ATTENTAT au @tdhavignon à 19h00

@SOLUBLEPOISSON

On repense avec 1 certain malaise à Angélica Liddell qui ds son spectacle à Avignon prédisait un massacre en France dans les 10 jours #Nice06

@PLACEMENTLIBRE

S'enfiler 12h de Gosselin après 7h de train et une nuit de 4h : ce qu'on ferait pas pour @IoGazette! (Allez, dernière partie et dodo...)

—  
Twitter : #iomicro — @iogazette

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

# REPORTAGE

2666

**BOLAÑO OU L'INSONDABLE**

— par Youssef Ghali —

**Après avoir pris à bras-le-corps le sulfureux « Les Particules élémentaires », de Michel Houellebecq, il y a trois ans, c'est cette fois à un autre roman, non moins complexe, que s'est attaqué Julien Gosselin : l'immense – dans tous les sens du terme – « 2666 », de Roberto Bolaño. D'une œuvre aussi riche et protéiforme, il ne pouvait naître autre chose qu'un spectacle-fleuve, long et complexe, aussi intrigant que, parfois, laborieux...**

« C'est Julien qui m'a fait découvrir "2666", je n'avais jamais entendu parler de Roberto Bolaño avant. Mais je lui fais entièrement confiance, et en lisant je me suis aperçue que j'étais vraiment passée à côté de quelque chose... Le projet a vraiment été accueilli avec enthousiasme », affirme Victoria Quesnel, actrice et membre fondatrice du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur. « Ce sentiment d'être face à quelque chose d'infaisable humainement, et de savoir qu'on va devoir se dépasser, c'est vraiment très excitant. On sentait qu'on allait avoir beaucoup à défendre, surtout face à ce sentiment que la littérature est vraiment plus importante que tout. » « 2666 » semble effectivement être un mur insurmontable. Long, fragmentaire, inachevé, « 2666 » est un de ces romans qui happent, qui aspirent son lecteur, qui l'enfoncent

dans un tourbillon de paroles et d'images pour finalement le laisser totalement vidé, sonné, incapable de savoir où il se trouve. Œuvre totale, absolument jouissive, elle représente néanmoins un véritable défi pour quiconque se donnera la mission d'y toucher, car elle danse sur un fil si ténu que celui-ci prendra le risque soit de la trahir, soit de s'y noyer... Traîtres, Julien Gosselin et sa bande ne le sont indéniablement pas. « L'ordre du roman nous semblait très intéressant, continue Victoria Quesnel. Cette espèce de boucle, avec cette longue traversée de plusieurs mondes qui finissent par se rejoindre, nous semblait très juste et très belle telle quelle. »



**Le feu de la parole de Roberto Bolaño semble peiner à embraser les corps**

Il est vrai que hormis quelques coupes effectivement indispensables face à un texte de cette ampleur, l'adaptation ne se laisse jamais déborder des limites du roman – au point que l'on en vient à se demander, par moments, ce qui justifie le choix de ce texte. Car au-delà de la justesse de la lecture, de la précision de l'adaptation et de l'efficacité de la mise en scène, on s'interroge sur ce que veut réellement nous dire Julien Gosselin avec ce spectacle.

« J'aimerais que les spectateurs aient entendu l'émotion que j'ai de jouer Bolaño tous les soirs. J'espère que la complexité et la richesse de cette œuvre ont été perceptibles pour les gens qui sont venus vivre ça avec nous. » Cette générosité dont nous parle Victoria Quesnel, on ne cesse évidemment à aucun moment de la ressentir. Et pourtant, on se sent frustré devant ce « 2666 ». Frustré d'être face à une mécanique si bien huilée qu'elle en vient à manquer d'organicité. Frustré que sous l'énorme dispositif technique – dans lequel se détache la création sonore absolument remarquable de Julien Feryn – le feu de la parole de Roberto Bolaño semble peiner à embraser les corps. Frustré d'avoir le sentiment qu'un metteur en scène indéniablement talentueux peine à sublimer un texte pourtant porteur d'une si incroyable charge poétique. « J'aime entendre les réactions à chaud des spectateurs. Ce qui me touche, c'est qu'ils aient le sentiment d'avoir vécu une expérience, qu'il se soit passé quelque chose de pas commun pour eux », conclut Victoria Quesnel. Au bout de ces douze heures passées à La FabricA, ce sentiment est indéniable. Mais, après tous ces efforts, on ne peut s'empêcher de regretter de s'être senti marqué uniquement par l'événement.

# LETTRE À UN LIEU

**LETTRE D'AMOUR À UNE VIELLE SOUCHE**

— par Jean-Daniel Magnin —

«Ma souche,  
La première fois je me dis que ce fut toi. Oui toi sur qui nous nous juchons toujours, autour de qui nous nous rassemblons encore et encore. J'imagine la souche d'un chêne de la mer Égée foudroyé par le ciel. Ou le pied d'un jeune baobab d'Éthiopie, le socle émoussé d'un cèdre du mont Liban. Je t'imagine criblée de trous creusés par des vers dont l'espèce a disparu, une éponge rocheuse, les millénaires t'ont vitrifiée, des veines rouges et noires te sillonnent comme un marbre. Quel que fut ton bois, d'où que tu proviennes, nous t'aimons, vieillesse, et nous montons toujours sur toi.

Ma souche,  
Je t'aime parée de l'or verdâtre des théâtres à l'italienne. Je t'aime armée d'horribles gradins qui grincent et font mal au cul. Je t'aime montée à la hâte dans une usine, une patinoire,

un panorama. Je t'aime en planches de chantier, sur vérins hydrauliques, à la belle étoile. Et même, je l'avoue, je t'aime polyvalente. J'aime quand tu fais rire les écoles, les prisons, les temples abandonnés par leurs derniers fidèles. Dire qu'une nuit tu fus soudain là, attendant depuis toujours au creux d'un rayon de lune, jeune souche lisse et vierge, magnétique. Et que cette nuit un pied nu, deux pieds nus se sont posés sur toi.

Ma souche,  
Une nuit un être humain s'est hissé sur toi, s'est rempli de toi. Il a regardé ces yeux qui brillaient en cercle autour de lui, la plus incroyable des voies lactées. Et les dieux lui sont sortis par la bouche. Les fantômes lui sont sortis par la bouche. Les mères, les fils, les ogres, les héros lui sont sortis par la bouche. Les révoltés, les sacrifiés, les farceurs, les amants, les fous lui

sont sortis par la bouche. Par les mains. Par son corps tout entier. Ma vieille très vénérable souche, personne ne sait où tu es, mais tu es partout tant que nous t'aimerons. Et je le jure toujours je t'aimerai et nous t'aimerons, encore et encore nous serons avec toi à inventer notre liberté.»

*Jean-Daniel Magnin est écrivain de théâtre et directeur littéraire du théâtre du Rond-Point. En 2017, il y organisera le festival Nos disques sont rayés, quinze jours sur les blocages français puis y mettra en scène sa pièce « Dans un canard », avec Quentin Baillot, Emeline Bayart, Éric Berger, Manuel Le Lièvre (coproduction Les Déchargeurs/Le Pôle diffusion, théâtre du Rond-Point, théâtre du Crochetan), reprise au théâtre des Halles pendant le festival d'Avignon.*

I/O Gazette n°36 — 17.07.2016  
La gazette des festivals — www.iogazette.fr  
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris  
— contact@iogazette.fr  
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef  
**Marie Sorbier** marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint  
**Mathias Daval** mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint  
**Jean-Christophe Brianchon** jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique **Gala Collette**

Maquettage **Auriana Beltrand**

Responsable Partenariats / Publicité  
**India Bouquerel** india.bouquerel@iogazette.fr

Retrouvez-nous sur **Twitter** et **Facebook**.

Ont contribué à ce numéro

Baptiste Drapeau (illus), Julien Avril, Augustin Guillot, Barthélémy Fortier, Lola Salem, Armen Verdian, Audrey Santacroce, Rick Panegy, Sébastien Descours, Pierre Fort, Johanna Pernot, Louise Ferdinand, India Bouquerel, Youssef Ghali

Photo de couverture

Sans titre (herbier), Le palais de l'esprit, @Stéphanie Solinas, 2016. Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

FRÉDÉRIC

# BAZILLE

LA JEUNESSE DE L'IMPRESSIONNISME

DU 25 JUIN AU  
16 OCTOBRE 2016

MUSÉE FABRE  
MONTPELLIER MÉDITERRANÉE MÉTROPOLE

\* avec le soutien de... 07/2016 - Frédéric Bazille, La Réunion de famille, huile sur toile, 152 x 238 cm, Paris, musée d'Orsay, acquis avec la participation de Marc Bazille, frère de l'artiste (1953). Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Patrick Schmitt

musée fabre  
montpellier 3M



Musée  
d'Orsay



l'express

CÔTE SUD

LE FIGARO



Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture et de la Communication/Direction générale des patrimoines/Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.